

L'ouvrage de Peter Trawny est précis et humble. Cependant il ouvre une crise. *Heidegger et l'antisémitisme*. Tous ceux qui affichent d'être choqués sont, au mieux, des ahuris. Or ils sont nombreux. Comment commencer à dire quelque chose après la lecture de ce livre? Car ce petit livre rouge restera marquant. La première chose profondément marquante est le silence de la pensée de Heidegger dans l'ampleur colossale de son œuvre. Mais on sait qu'il n'y a que des cheminements et, en somme pas d'œuvre. Ce dernier avertissement ne doit jamais nous quitter. Une œuvre colossale donc, et puis à la fin, pensée dans le dispositif testamentaire, la publication des *Cahiers noirs*. Un journal théorique sur quarante années, qui se pense comme un écrit privé mais ouvert à un destin particulier de publication. C'est ce *destin particulier* qui est questionnant. Pourquoi le tenir ainsi comme journal, mais l'ouvrir posthumement à la possibilité de la lecture? Pourquoi en réserver la possibilité de la lecture comme tournant décisif pour penser l'œuvre, qui, pensons-le, doit-être cheminement? Pourquoi la mesure si forte d'un silence presque absolu sur la pensée juive, sur le nom de Juif, sur l'extermination, sur la Shoah? Pourquoi alors la mesure si faible de quelques citations qui affirmeraient dans une langue complexe, la teneur d'un antisémitisme? Précisément trois fragments. Dans l'ampleur de l'œuvre, ou des cheminements, ce qui est ridicule. Mais pour le coup, c'est l'un des cheminements. Aussi court et secret soit-il, il est l'un des cheminements. Que faire? Suivre Trawny et accepter l'hypothèse que cela modifie le cheminement que nous avions fait prendre, à supposer la lecture de Heidegger, à l'ontologie historique du *Dasein*. Il faudrait donc supposer qu'un penseur, comme Heidegger, ait pensé la condition antisémite comme un mode essentiel de l'histoire de l'être. La condition même de l'histoire de l'être. C'est pensable mais c'est insoutenable. Et pourtant, cela supposerait qu'il faille le supposer à partir de trois fragments, dans la somme totale des *cheminements*. Mais le prendre, en tant que tel, comme un cheminement, possible est insupportable. Mais c'est parfaitement pensable. Il y aurait la possibilité, dans le retrait absolu du journal, de le penser comme une indication possible du penseur, à ce qui est alors pensable. Mais pourtant, pas publiable, de son vivant. Ce qui se publie n'appartient plus à Heidegger, en tant qu'il ne se défend plus, il appartient à une masse critique. En revanche il provient de Heidegger. Revenons en arrière : pourquoi ai-je écrits «ceux qui affichent d'être choqués sont, au mieux, des ahuris»? Parce qu'en somme ce n'est pas étonnant en ce sens que, si nous avions été attentifs, nous savions depuis toujours que quelque chose d'un cheminement, intenable, se tenait indiqué dans la pensée de l'être de Heidegger. Cette chose est l'être même hypostasié, séparé de l'étant, séparé même de l'idée simple de corporéité. Plus encore c'est l'histoire de l'être tendue dans l'histoire d'une pureté. On le sait depuis toujours, il y a une angoisse profonde chez Heidegger à saisir l'être en dehors de la possibilité de la pureté (c'est-à-dire de l'abri profond de l'être). Et le caractère même de cette «pureté» réclame une histoire particulière de l'ontologie. Mais c'est l'écueil de la pensée de Heidegger, mais en cela c'est l'écueil de la pensée de toute philosophie et de tout philosophe. Entendons alors la chose suivante : nulle part dans l'œuvre publique de Heidegger ne figure l'indication que l'antisémitisme est intégré à l'histoire de l'être. Ici ce n'est donc pas un cheminement possible. À quelques endroits (sans que cela en soit le sujet), dans l'œuvre privée est confirmé le silence sur la Shoah et est indiqué que l'antisémitisme puisse être intégré à l'histoire de l'être. Ici c'est donc un cheminement possible. Que faire? Tenir l'hypothèse que ce cheminement a bien été envisagé par Heidegger et tenter d'en comprendre les raisons et les conséquences. Le problème de ce cheminement comme interprétation de l'antisémitisme, est qu'il n'est pas simplement vulgaire, qu'il n'est pas raciale, qu'il n'est pas religieux, mais qu'il est onto-historique. L'antisémitisme serait alors inscrit dans l'histoire mondiale de l'être. Si tel était le cas – et ce à la lueur d'une seule citation dans l'œuvre de Heidegger – ceci est pensable mais inacceptable. Dans ce cas Heidegger aurait indiqué une histoire, tenue secrète, mais qui en somme n'aurait jamais été vraiment ignorée de toute la philosophie. Cela signifie que toutes les philosophies ont interrogé, plus ou moins en tremblant, la teneur d'un antisémitisme et la teneur d'une haine du Juif. Mais ce n'est pas pour autant quelle qu'ait été la teneur de cette accusation que cela nous empêche aujourd'hui de lire Spinoza ou Nietzsche. Mais ici il y a une

nouveauté : l'antisémitisme pourrait être inscrit dans l'histoire de l'être. Si nous résumons, nous obtenons les problèmes suivants : 1. l'œuvre publique de Heidegger n'indique jamais que l'antisémitisme puisse être intégré à l'histoire de l'être; 2. l'œuvre publique de Heidegger, reconvoque l'histoire de la pensée dans une séparation de l'être et de l'étant tout en fondant (à partir de ce paradoxe) une philosophie de l'existence. Mais la pensée de l'existence est entâchée par l'idée de l'*être-jeté* comme séparation de l'être; 3. l'œuvre privée de Heidegger (qui aujourd'hui devient publique) donne comme cheminement de la pensée (de manière rarissime dans l'ampleur de l'œuvre) que l'antisémitisme soit intégré à l'histoire de l'être. C'est peut-être cela qu'il s'agit de comprendre maintenant. Il faut ajouter à cela que nous maintenons l'hypothèse que l'intégration de l'antisémitisme à l'histoire de l'être soit une *indication*. Il semble impossible de déterminer *ex abrupto* que la pensée de Heidegger soit désormais irrecevable. Elle est recevable, comme toute pensée philosophique, à partir de crises du mode de l'*indication*. Que signifie pour la philosophie le *mode de l'indication*? C'est faire voir la *direction* d'un possible. Il s'agit bien, nous le savons, de l'acceptabilité ou de la non-acceptabilité d'un possible. C'est précisément ce que nous nommons éthique. Nous considérons donc que ce possible, que ce cheminement, est inacceptable. Or s'il apparaît aussi rarement c'est que Heidegger devait en avoir conscience. Mais ce possible est ouvert à la pensée, et c'est précisément cela qu'il faut tenir, c'est que rien n'est fermé à la pensée. Souvenons-nous de la fin de la *Lettre sur l'humanisme*, nous réclamons trop de choses à la philosophie et nous négligeons la *lettre*. Il faut encore ici tenir compte de cette indication. La philosophie est le lieu d'une ouverture à la pensée : mais en soit la philosophie n'est pas *de facto* la signature d'une garantie morale du dire et du faire. En revanche la négligence de la lettre consiste bien à ne pas prêter attention à l'*indication* contenue dans chaque élément du *dire*. Mais alors de quoi philosophie est-il le nom ? Philosophie est le nom [le texte du 7 octobre] d'un mode de vigilance particulier de la gouvernance. Mais en tant que telle, philosophie est aussi le nom d'un retrait de deux systèmes que nous avions nommé *nomos empsukos* et *révélation*. Philosophie est donc le nom d'une histoire d'opposition aux tyrans et au divin. Mais une opposition particulièrement complexe et silencieuse. C'est ici que prend, une fois encore, tout son sens, le commentaire de Barbara Cassin. La philosophie entretient une fascination irrésolue avec le *tyran*. C'est en ce sens que nous proposons l'hypothèse suivante : philosophie est le nom de cette vigilance angoissée qui a eu lieu de Platon à Heidegger. Heidegger serait en cela l'ultime philosophe de l'histoire de la pensée. Depuis lors, il n'y en aurait plus. C'est cela qu'il faut alors comprendre en 1964 dans la conférence *La fin de la philosophie et la tâche de la pensée*. La fin de la philosophie consiste à penser qu'en la surestimant elle n'est plus en mesure de tenir cette vigilance fondamentale sur les modèles de gouvernance. La pensée de Heidegger est donc le nom du drame absolu pour l'être de la fin de la philosophie. Heidegger est le nom d'une pensée qui propose le cheminement vers un *tournant* comme renouvellement absolue de la pensée et des modes d'existence. Or, cette *révolution*, non seulement n'a pas eu lieu, mais elle s'est détruite dans la suite terrifiante des catastrophes de l'histoire de l'être. Il est donc le nom de celui qui a fait face à cette catastrophe absolue. Nous devons nous extraire de la philosophie comme nous devrions nous extraire de tout processus historique. Nous devons regarder le drame du dernier philosophe et l'ouverture à la *tâche de la pensée*. Et cette indication était ouverte dans les lectures de Nietzsche : la philosophie doit disparaître pour laisser place à la *philologie*. Et cette indication est refusée encore par Heidegger dans la *Lettre sur l'humanisme* dans une critique de la *thèoria*. C'est précisément pour cela qu'il est possible de comprendre la pensée contemporaine comme une tentative de penser comme des *théoriciens*. Mais c'est alors la possibilité d'entendre un des cheminements les plus fondamentaux de Heidegger qui est la *fin* (l'accomplissement) de la philosophie dans l'épreuve incroyable de la relation *pensée-poésie*. Nous émettons donc une deuxième conclusion : l'épreuve de la pensée de Heidegger est le drame de l'épreuve de la fin de la philosophie. Elle advient dans la possibilité d'achever la philosophie pour tenter de saisir la *pensée* à partir de la *philologie*, de la théorie et de la poésie. C'est cette thèse qu'il nous faut saisir. Continuons : philosophie est le nom d'une vigilance

particulièrement singulière sur les rapports que nous entretenons à l'histoire de l'être et à l'histoire de la gouvernance. Philosophie est le nom de ce qui échoue dans cette vigilance : en devenant l'instrument même de la gouvernance (par fascination et adhésion) et en ne parvenant jamais à éviter l'épreuve historique de la catastrophe (c'est le sens que nous donnons au post-modernisme). Heidegger, nous semble-t-il, est l'épreuve même du regard effaré sur la catastrophe. La philosophie commence (avec Platon) comme la théorisation de la singularité (la puissance du sujet dans la différence de l'épreuve de la perception), comme la haine de la démocratie et comme la fascination pour la vérité possible du mode de gouvernance (du philosophe-roi, à la vertu, au devoir-faire, au messie, à l'essence, au léviathan, à l'ordre, à la loi, à la liberté, à l'impératif, au sur-homme, à la volonté, à l'absolu, etc.). Or cette tension dialectique a fait naufrage. Elle initie son naufrage dès le début avec le tyran de Syracuse et achève son naufrage avec la tyrannie du National-Socialisme. C'est précisément pour cette raison que la pensée de Heidegger n'est pas choquante, mais c'est bien la philosophie elle-même qui est choquante. Heidegger est le scellement du naufrage définitif de la philosophie. Et c'est en cela qu'il y a un drame incroyable chez ce penseur, et ce drame s'ouvre dans la tension extrême entre l'œuvre publique et l'œuvre privée. Il n'y a donc pas de solution. Mais ce n'est pas tout. De quoi philosophie est-elle encore le nom ? Elle est le nom en plus d'une vigilance qui a échoué d'une opposition à tout ce qui s'apparente au rituel et au religieux. L'interprétation et la mésiance absolue du rituel est le lieu de toute la philosophie de Platon à Heidegger. Le rituel est dangereux parce qu'il bloque l'être dans une obéissance aveugle et l'éloigne de la conscience de l'histoire de l'être et parce qu'il bloque toute gouvernance dans la puissance absolue de l'ordre du divin. Ici encore l'histoire de la philosophie de Platon à Heidegger en est la forme complexe. La philosophie tout en se désiant de l'ordre du dieu, se confie à l'ordre de l'être. Elle produit alors ici un hiatus absolu qui ne trouvera jamais son apaisement, sinon son accomplissement dans l'échec absolu de la philosophie à prémunir l'être de ce danger. Ici encore la philosophie échoue. Ce qui fait deux échecs. Ce qui est en soi énorme. La fin de la philosophie est la conscience de ces échecs. Heidegger est le dernier philosophie en ce qu'il a conscience de ce double échec et ce qu'il a ouvert, pour ceux qui sont encore vigilants, la possibilité (le chemin) de l'interprétation de cet effondrement. Heidegger est le philosophe qui a fait l'épreuve de cet effondrement. C'est pour cette raison qu'il y a, chez lui, cette irrémédiable sortie de la politique et cette irrémédiable entrée dans le *poétique*. Dès lors, il faut comprendre que toute philosophie, en ce qu'elle est un mode de vigilance, est profondément contre ce qui a été institué par les juifs, les chrétiens et les musulmans. L'interprétation de l'être celé dans l'absolu de l'être de Dieu et en même temps *élu* par la volonté de Dieu, est irrecevable pour toute pensée philosophique. Dès lors la philosophie est donc le nom de l'opposition à tous les systèmes théologiques de la révélation de la loi et de l'élection des peuples. C'est précisément pourquoi il faut bien faire la différence entre la métaphysique (interprétation des causes premières) et la philosophie (interprétation des systèmes de gouvernance). Être philosophe c'est donc assumé d'être, *toujours*, critiques et vigilants devant l'*arkhè*, devant la révélation et devant l'élection. Philosophie est donc le nom de ce qui presuppose que nous puissions vivre assumer l'histoire de l'être sans fondamentations, sans dieu, sans élection. Pour être plus précis encore, philosophie est le nom (et l'échec) de l'interprétation critique du concept d'élection. L'Occident est donc l'histoire complexe des relations conflictuelles et brutales entre les modes d'interprétation de l'histoire de l'être avec ou sans *dieu*. Heidegger est l'héritier de cette discorde, de cette haine et de cette crainte. Cependant cette discorde n'autorise pas à intégrer l'antisémitisme dans l'histoire de l'être. Il aurait pu ré-ouvrir une interprétation du monothéisme dans l'histoire de l'être, ainsi que des rituels et du religieux (ce que laisse entendre son premier ouvrage publié en 1921, *Phénoménologie de la vie religieuse*). Dès lors la critique de la religiosité juive, chrétienne, islamique est le lieu même de la philosophie : il sont son cheminement propre et historique. De même la critique de la loi (comme externalité indiscutable) et de l'obéissance est le lieu même de la pensée philosophique. La fin de la philosophie suppose que nous devions penser à partir de son

accomplissement comme échec et à partir de son avertissement. Il nous reste toujours à tenir devant le *danger*, c'est-à-dire la justification de la domination. C'est cela le lieu de la pensée. La philosophie n'en est que l'histoire. Que devons-nous faire? Comme la philosophie nous l'enseigne, nous tenir méfiant. Nous tenir méfiant devant Heidegger, désormais, comme nous nous tenons méfiants depuis toujours devant Platon, Aristote, Spinoza, Kant, Hegel et les autres. Heidegger entre d'une nouvelle manière dans l'histoire catastrophique de l'être et de la pensée. Nous devons nous en méfier à chaque instant. Mais nous devons penser, plus que jamais, l'épreuve de la catastrophe et de la terreur dans la pensée de Heidegger. C'est cela seul qui nous fait entendre la puissance incroyable de sa pensée. C'est cela seul qui nous fait nous tenir devant un cheminement inacceptable de la pensée. C'est cela seul qui nous fait comprendre l'amitié avec Char. C'est cela qui nous fait comprendre que tous les grands théoriciens de l'après catastrophe (Levinas, Derrida, Lacoue-Labarthe, Foucault, Nancy, Agamben, etc.) se soient penchés sur l'œuvre de Heidegger. C'est cela qui seul peut nous faire tenir encore devant le sens le plus effroyable de la «fin la philosophie» comme triomphe du capitalisme, comme triomphe de l'exploitation et du mépris, comme triomphe de la pensée réactionnaire, comme triomphe des religiosités, comme triomphe, *simple et évident*, de toutes les tyrannies. La crise exemplaire que traverse la pensée à la lecture du livre de Trawny et à la saisie, ne serait-ce que de la possibilité, que l'antisémitisme puisse être intégré à l'histoire de l'être par Heidegger, est révélatrice d'une crise encore plus exemplaire de la pensée pour chacun d'entre nous. Bien sûr la pensée est rendue encore plus complexe depuis que ce possible cheminement est ouvert. Mais elle l'est aussi parce que la pensée est dramatiquement [voir le sens que nous donnons à *drame*, 24 déc. 2013, 14 avril et 8 oct.] méprisée, c'est-à-dire irrémédiablement absorbée comme objet de transaction. Elle l'est enfin parce que la pensée n'est que le triste spectateur de la séparation catastrophique d'avec la *poïèsis*: non que cette dernière puisse le refuser mais parce qu'elle n'est plus ouverte à cette possibilité (pas en tant que telle mais par décision de l'institutionnalisation du *poétique*). La tâche de la pensée, dit Heidegger consisterait à abandonner la pensée telle qu'elle est pour «en venir à déterminer l'affaire propre de la pensée». Voici ce qui nous incombe. Encore. Dans la difficulté exemplaire de l'histoire catastrophique de nos modes d'existence et de gouvernance. Cette détresse sans précédent, est sans doute, l'*affaire de la pensée*.

13 octobre 2014 (texte publié dans *Zucca*)

14 octobre 2015 (conférence donnée à Treize dans le cadre de *Licet*)